

Fassbinder est de retour à Strasbourg

Le metteur en scène Stanislas Nordey et l'auteur Falk Richter réveillent le spectre de l'enfant terrible de la RFA



De gauche à droite, Judith Henry, Stanislas Nordey, Laurent Sauvage et Thomas Gonzalez.
JEAN-LOUIS FERNANDEZ
POUR « LE MONDE »

THÉÂTRE

STRASBOURG - envoyée spéciale

Fin février, les portes de la grande salle sont fermées. Le public viendra le vendredi 4 mars, jour de la première de *Je suis Fassbinder*. Et l'on regrette qu'il n'ait pas la chance d'être là, dix jours avant, pour assister aux répétitions de la première création de Stanislas Nordey au Théâtre national de Strasbourg, que ce dernier dirige depuis 2014, mais dont il n'assure la programmation que depuis cette saison.

Car le public verrait ce qui, toujours, fait rêver : la mise en place d'un spectacle, dans l'effervescence de la dernière ligne droite où tout se joue « au plateau », comme l'on dit dans le langage du théâtre. Surtout pour cette création, totalement particulière : l'auteur, Falk

Richter, est dans la salle. Il cosigne, avec Nordey, la mise en scène d'un texte qu'il écrit au jour le jour, et que les cinq comédiens – dont Nordey – découvrent et apprennent juste avant d'aller répéter.

Si l'on ajoute que ce texte est écrit en allemand et que la traductrice, Anne Monfort, traduit chaque matin ce que Falk Richter a écrit la veille au soir, on mesure mieux encore que l'on sort de l'ordinaire. Il arrive même à Anne Monfort de mettre au point, pendant les répétitions, une nouvelle version de ce qui est en train de se jouer. Car le texte évolue à l'épreuve de la répétition, où l'on voit à l'œuvre, dans la salle, une belle alliance franco-allemande.

Côté allemand, Falk Richter (46 ans), le grand blond aux lunettes à monture noire, façon Calvin Klein. Côté français, Stanislas Nordey (49 ans), le grand brun aux lu-

nettes sans monture, à la Tchekhov. Chacun est venu avec son équipe : un dramaturge et une scénographe pour Richter, une assistante et un créateur lumière pour Nordey. Mais ils sont unis dans le travail comme les doigts d'une main.

Ils sont là, passent d'une table de régie, dans la salle, au plateau, où le décor est en place. Il y a beaucoup de tapis blancs à la mode des années 1970, dans ce décor qui laisse le champ libre aux comédiens, eux aussi vêtus à la mode seventies : pattes d'éléphant, petit blouson de cuir serré, jupe cloche, manteau en fausse fourrure. Des rappels discrets, mais efficaces, du temps où vivait Rainer Werner Fassbinder (1945-1982). Et de celui où le terrorisme de la « bande à Baader » glaçait la République fédérale allemande. C'est de là que tout est parti. De *L'Allemagne en*

Après l'attentat contre « Charlie Hebdo », Richter et Nordey se sont posé la question de la censure, de l'autocensure, de la place de l'artiste dans la société

automne, ce film collectif de 1977 dans lequel intervient Fassbinder. Il se filme, avec son amant et sa mère. Trois jours et trois nuits de discussion sur ce qui est en train de se passer. Un cut sur une phrase de la mère de Fassbinder disant que, pour régler la situa-

tion, il faudrait « un gentil Führer ».

Ce film a été déterminant pour Falk Richter. Il était adolescent quand il l'a vu, à Hambourg, où il a grandi dans une famille très aisée. Une famille pour qui il y avait deux diables : « Fassbinder, à cause de son horrible vie, et Peter Zadek, à cause de ses horribles mises en scène. » Mises en scène que Falk Richter se pressait d'aller voir, au Schauspielhaus, où officiait Peter Zadek, grande figure du théâtre allemand. Alors Richter a rompu avec la tradition familiale, qui aurait fait de lui un marchand ou un médecin, et il a étudié le théâtre. Puis il s'est mis à écrire, en faisant sienne la leçon de Fassbinder dans *L'Allemagne en automne* : chroniquer l'époque en partant de soi.

« Frère de théâtre »

Ainsi est née une œuvre qui a vite largement dépassé les frontières de l'Allemagne. Stanislas Nordey l'a découverte au début des années 2000 et, aussitôt, il s'est senti chez lui, avec Falk Richter. D'une part, parce qu'il a toujours mis en scène des auteurs contemporains. D'autre part, parce qu'il n'aime pas le théâtre politique, ni didactique, mais le théâtre poétique qui parle d'aujourd'hui.

Falk Richter et lui se sont rencontrés, et ils ont créé leur premier spectacle ensemble au Festival d'Avignon, en 2008. Il s'appelait *Das System (Le Système)* et il tournait violemment autour de George W. Bush et de la politique qu'il menait. Parmi les pièces qui constituaient ce matériau, il y avait *Electronic City* et *Unter Eis (Sous la glace)*, devenues des classiques de notre époque, et souvent reprises.

Depuis cette aventure, Stanislas Nordey, qui a toujours rêvé d'un travail auteur-metteur en scène, comme l'ont fait Giraudoux et Jovet ou Koltès et Chéreau, voit en Falk Richter un « frère de théâtre ». Le projet *Je suis Fassbinder*

est né de leurs discussions après l'attentat contre *Charlie Hebdo*, en janvier 2015. Ils se sont posé la question de la censure, de l'autocensure, de la place de l'artiste dans la société.

Alors est revenue la figure de Rainer Werner Fassbinder. Le hasard – mais en est-ce un ? – de la vie veut que la première pièce qu'a montée Stanislas Nordey ait été *Du sang sur le cou du chat*. Il s'intéressait beaucoup à l'Anti-Théâtre fondé par Fassbinder. Il avait vu la plupart de ses films... mais pas *L'Allemagne en automne*.

On pourrait se demander ce qu'elle vient faire aujourd'hui, cette Allemagne d'il y a quarante ans. La réponse est dans le texte, que Falk Richter ne veut pas révéler avant la première. Pour lui, une pièce doit être découverte le jour où elle est jouée. Nous en avons entendu des passages pendant les répétitions qui réunissaient toute la distribution, une belle distribution : Thomas Gonzalez, Judith Henry, Eloïse Mignon, Stanislas Nordey et Laurent Sauvage.

Mais, chut ! on ne dira rien. Pas pour garder le secret, mais parce que tout prendra sens quand la pièce sera vue dans son intégralité. Il suffit de savoir, comme le dit Stanislas Nordey, que « ce n'est pas un hommage à Fassbinder ». Et Falk Richter de préciser : « C'est une pièce qui met en relation la terre d'aujourd'hui et celle des années 1970. » Aucun doute : nous l'avons bien perçu, dans cette salle de répétition où l'on parlait français, allemand, anglais – où l'on parlait théâtre, au-delà des frontières de la langue. Et où du théâtre naissait notre monde, et nous dans ce monde. ■

BRIGITTE SALINO

Je suis Fassbinder, de Falk Richter. Mise en scène : Stanislas Nordey et Falk Richter. Théâtre national de Strasbourg. Tél. : 03-88-24-88-00. Jusqu'au 19 mars.

Vers la diversité culturelle au TNS

LE DIMANCHE 20 MARS, un débat aura lieu au Théâtre national de Strasbourg (TNS) sur le thème : « Quotas, discriminations positives... quels outils pour la diversité dans le spectacle vivant ? » Ce ne sera pas un débat de plus, mais le point d'orgue de Premier acte, une action chère à Stanislas Nordey, qui l'a instituée en 2013 au Théâtre national de la Colline, où il était artiste associé avant de devenir directeur du TNS en 2014. Premier acte réunit des jeunes issus de la diversité qui font du théâtre dans des cours ou des associations et qui voudraient devenir comédiens. Pendant six mois, ils sont accompagnés par des artistes qui les emmènent voir des spectacles, leur donnent des master classes et des conseils, afin de les aider à se retrouver sur un plateau, ou à passer les concours des grandes écoles d'art dramatique.

Le débat du 20 mars clôt le parcours de la saison 2 de Premier acte, qui devient national. La saison 3 est organisée par le TNS, le Théâtre national de la Colline et le Centre chorégraphique national de Grenoble. Sta-

nislas Nordey, qui fait partie du Collège de la diversité créé par Fleur Pellerin quand elle était ministre de la culture et de la communication, considère que son mandat de cinq ans à Strasbourg aura porté ses fruits s'il y a un véritable changement dans le public et parmi les élèves de l'école du TNS, une des plus prestigieuses de France.

Pas de discrimination positive

Avec son équipe, il s'y attelle, en travail sur tous les fronts : création d'une « Autre saison », qui propose des spectacles et des rencontres gratuits, développement des liens avec les acteurs sociaux, les collèges et les lycées, les associations. Cela s'est su et a déjà donné un résultat : en janvier a eu lieu le premier tour du concours d'entrée, pour les élèves comédiens, à l'école du TNS. Sur les 52 candidats, un tiers des reçus sont des jeunes gens et jeunes filles issus de la diversité. Ils n'ont pas été choisis par discrimination positive, mais parce qu'ils étaient bons. Et qu'ils se sont autorisés à se présenter.

C'est ce point qui réjouit le plus Stanislas Nordey. Dans les lettres de candidature, beaucoup ont écrit qu'ils voulaient faire du théâtre, mais qu'ils pensaient que ce n'était pas pour eux, que l'école du TNS leur était interdite, jusqu'au moment où ils ont entendu dire que c'était possible, et même souhaité, de se porter candidat. Combien seront choisis à l'issue du second tour du concours, qui aura lieu au printemps et retiendra le groupe de 12 élèves comédiens qui formera la promotion 44 ? Personne ne peut le dire aujourd'hui, mais Briac Jumeais, le secrétaire général du TNS, espère que, là aussi, un tiers des reçus seront issus de la diversité : « Si c'est le cas, on aura la même proportion que dans la société française. » Et ce serait un fameux bond en avant.

Actuellement, dans la promotion 43, qui compte 25 élèves (en jeu, régie, scénographie costumes, mise en scène dramaturgie), 3 seulement sont issus de la diversité – une expression qu'on rêve de n'avoir plus à employer. ■

B.S.A.